

Une nouvelle esthétique du silence dans

« *A la fin le silence* »

De Laurence Tardieu

Dr. Amani Samir Abdel Kader

Professeur-adjoint à la

Faculté des Lettres de l'Université de Benha

Ex.chef du département de littérature et

de langue françaises

Une nouvelle esthétique du silence dans

« A la fin le silence »

De Laurence Tardieu

Mots-clés :

Silence – langage – quête – esthétique – paradoxe – dehors – dedans –
dimension du corps.

Une nouvelle esthétique du silence

Plan de la Recherche

- **Introduction :**

- 1- **La Conceptualisation de la quête du silence**

- 1.1 Une stratégie de l'innommable.

- 1.2 La quête de l'esthétique du silence.

- 2- **La notion du « dedans » et du « dehors »
Leitmotiv récurrent**

- 2.1 La dimension du corps.

- 2.2 L'intensification du silence.

- 3- **Le langage éloquent du silence**

- 3.1 Un « je » écartelé entre « nous » - « vous ».

- 3.2 Procédés d'un langage particulier.

- **Conclusion**

- **Bibliographie**

- **Sites internet – Revues – articles**

Notes biographiques sur Laurence Tardieu :

Laurence Tardieu, romancière née à Marseille en 1972. Auteure d'un bon nombre de romans et de nouvelles. Elle vit à Paris depuis 2002 et se consacre entièrement à l'écriture. *À la fin le silence* est son dixième roman. Elle est mère de trois enfants.

- En 2002 : *Comme un père*, roman, éd. Arléa a eu un succès critique, prix Alain-Fournier, prix de distinction.
- 2004 : *Le jugement de Léa*, roman, prix du roman des libraires, éd. Leclerc, Paris, 2004, éd. Arlée 2004.
- 2006 : *Puisque rien ne dure*, roman, Prix Alain Fournier, 2007, éd. Stock 2006.
- 2008 : *Rêve d'amour*, roman.
- 2009 : *Un temps fou*.

Son neuvième roman « *Nous aurons été vivants* » paru dans Ateliers de la NRF. (Notons qu'à partir de 2010, Laurence Tardieu donne des ateliers d'écriture à la Sorbonne Nouvelle puis en Sciences Politiques depuis 2015, qu'elle devient responsable d'un des ateliers d'écriture de la NRF).

Nouvelles :

- 2009 : *À l'abandon*, illustré par Aude Samama.
- 2011 : *La confusion des peines*, éd. Stock, 2011.
- 2013 : *L'écriture et la vie* (journal).
- 2014 : *Une vie à soi* : avec le photographe américain Diane Arbus, prix Louis Guigon, Flammarion, 2014.
- 2016 : *À la fin le silence*, roman, éd. Du Seuil, Paris, août 2016.

Elle écrit des articles dans des journaux, émissions télévisées par France culture et fonde des ateliers de la NRF, 2019 ; participe à la Grande Table de France culture, Parolivia Gesbert, 2019.

Parmi les plus belles citations, dans ses œuvres :

« Je ne peux pas vivre sans écrire [...] c'est la chance de ma vie ».

« [...] Nous réfléchissons à l'écriture comme forme de mémoire, permettant de retrouver ce qui a été enfoui ou perdu. [...] comprendre comment l'écriture permet d'explorer ce qui ne peut pas se dire, ce qui est resté innommée ou l'innommable »¹.

« [...] Les mots sont inutiles. Les mots viendraient plus tard confirmer ce que le corps ont su dès les premiers instants »².

Notes de lecture : des citations par d'autres auteurs sur la littérature du silence.

Cyril le Meur dit :

- « *La littérature tient toute entière dans ce prélude silencieux [...] les livres écrits, c'est le secrétariat du secret* »
- « *Un énoncé apparaît d'un silence, cela va de soi, et sa signification, sa qualité dépendront en grande partie de la qualité de ce silence* »³.

Merleau Ponty :

« *L'absence de signe peut être un signe et l'expression n'est pas l'ajustage à chaque élément du sens d'un élément du discours, mais une opération du langage sur le langage qui soudain se décentre vers son sens...* ».

« *Une vie sans rêves est une vie amputée de l'essentiel, Une vie sans rêves ressemble à un pays sans lumière* »⁴ .

« *Je resterai au-dedans de moi le corps cisailé [...] un arrachement, un trou dans le corps et que pèsent-ils, ces vides soudain comparés à la densité de la vie* »⁵ .

1) Phrases dites par la romancière dans les Ateliers de la NRF, 2019.

2) Citation tirée de *Un temps fou*, 2009.

3) *Op.Cit.*, pp.76 à 89. Article de Cyril Le Meur, *Le silence du texte* – voir Bibliographie.

4) Entretien avec Laurence Tardieu – Vidéo – Internet.

5) *Op.Cit.*, *À la fin le silence*, p.167.

Résumé (Abstract)

En 2015, lors d'une série d'attentats qui attaque la France, parmi elle, l'attentat du bureau Charlie Hebdo, les assassinats se répercutent dans « *un monde poreux* »¹, enseveli par « *l'innommable* »². Une écriture assez singulière avec une esthétique du langage éclate avec *À la fin le silence* de Laurence Tardieu, écrivaine-narratrice qui se trouve dispersée entre une perte de vie passée (nostalgie pour la maison familiale de Nice mise en vente – les moments de bonheur d'une enfance-jeunesse) et une vie qui débute et finit par le cauchemar. Ce roman, témoin d'une activité assidue d'écriture par les mots choquants, touche l'intérieur des choses. « *Dispersion. L'attentat à créer un trou au dedans de moi, un trou, sans fond dans lequel je tombe* »² dit-elle.

Comment faire taire son épouvante et ses craintes ? Comment exprimer son désarroi, vers un vide qu'elle désire anéantir ? Pour évoquer ses douleurs insaisissables, la narratrice suggère par les mots sensibles, son projet d'écriture qui relève d'une mémoire défaillante de la maison méditerranéenne de Nice « *La Cybèle* » avec ses parfums, ses odeurs, ses murs blancs, son jardin et ses discussions autour « *des grandes tablées à l'ombre du mûrier* »³.

À travers ce roman fabuleux, la narratrice essaye de se reconstituer une vie sous toutes les formes possibles dans un langage vacillant entre « *le dedans* » et le « *dehors* ». Espérant vivre un monde nouveau à travers son enfant qu'elle met au monde, témoin de son moi éclatant, elle parvient à nous éclairer la vérité du silence irrésolu dans une esthétique flagrante, émouvante d'un langage qui touche nos cœurs et à l'humain en nous. C'est à travers les mots de ce silence et leurs résonances qu'elle arrive à se modifier et à modifier son écriture pour vivre. Entre l'horreur de vivre, un massacre inattendu surgit soudainement la retrouvaille d'un pays qui bascule en silence, la narratrice aspire vers un espoir latent, la naissance de son fils qu'elle garde dans ses entrailles. De là naît le paradoxe du silence. Dans cette perspective voulue, la narratrice réussit à lier dans un seul nœud le « *dedans* » de son corps physique et moral avec le « *dehors* » (ce monde voué à l'échec), le tout foisonnant dans une histoire réelle qui permet la redécouverte d'un silence sans turbulence.

-
- 1) Citations de Laurence Tardieu dans son roman *À la fin le silence*, éd. Du Seuil, Paris, août 2016.
 - 2) *Ibid.*, p.13.
 - 3) *Op.Cit.*. *À la fin le silence*.

Introduction

Entre un passé refoulé et un présent réel, entre un cri camouflé et un silence émouvant s'intègre une écriture retentissante d'un écho sonore éclatant. Sans raison apparente, inconcevable, indicible de l'incident Charlie Hebdo qui frappe la France, la dimension du silence augmente et s'infiltré à travers la mémoire de Laurence Tardieu, qui ne cesse de s'opposer avec toutes les armes possibles de l'écriture contre un monde ingrat sentant le vide.

« *C'était comme un trou noir, un long, un immense trou noir absorbant tous les possibles [...] que quelque chose du monde s'effondrait et tombait dans le vide* ». ¹

Suivant un même itinéraire de structure narrative insérée dans une description, d'un style haché par les coupures de phrases ciselées, des moments ressentis, flagrants de perte, de vide que l'auteure ne parvient pas à dissiper au début, le texte surgit par le silence, l'effroi et l'insécurisation. Cet ennemi décevant fracasse toute une vie oscillante dans un va-et-vient, franchissant les barrières de son corps comme si l'unité du monde n'existe plus en elle, elle sentait à l'instar le chaos d'un monde déséquilibré qui, dit-elle – « *m'est rentré sous la peau* ». Comme un virus latent, cette violence fait progresser en elle un sentiment de mutisme qui atteint son paroxysme. Depuis la précision de la date du mercredi 7 janvier 2015 que la violence « *s'est glissée sous ma peau comme un serpent mortel et silencieux [...] jamais il avance en moi, il progresse sans bruit déformant l'intérieur de mon corps* »².

En étudiant la question du silence en littérature, il nous convient de mentionner la parole. On n'y manquera pas de soulever le problème du silence dans une perspective nouvelle, celle d'une esthétique qui relie l'acte verbale avec l'acte textuel. C'est ainsi qu'il faut citer Picard ³ :

« *La parole est le verso du silence et le silence le verso de la parole* »³.

1) Tardieu, Laurence : *À la fin le silence*, éd. du Seuil, Paris 19, p.64.

2) *Op.Cit.*, pp.64-65

3) Picard, Max. : *Le monde du silence*, Paris, P.U.F., 1954, pp.10-25.

Enjeu sublématique créant un effet crucial le silence paraît un ancrage du sous-entendu du langage. Que ce soit chez les anciens ou les contemporains, le silence avec ses données multiples, se lit, se comprend sous la plume d'une narratrice qui lui accède une nouvelle esthétique qui se définit par l'art du parler, un moyen de dégager la pensée, une méditation réflexive qui soulage l'âme. En ancrant le silence sous le joug de la pensée partagée entre les êtres humains, le silence devient l'expression ultime de l'union humaine contre la dispersion du monde.

Or, le silence est

« *la capacité de l'esprit humain à inventer un univers qui n'est pas celui de la perception immédiate de l'indicible* »¹

des énoncés. L'on peut envisager le silence comme une option de lecture ou encore une propriété intrinsèque du texte ².

Loin d'être un usage parasitaire de la langue écrite, le silence, comme notion patente, existe en littérature comme au théâtre, au cinéma, dans les romans les nouvelles, la poésie, etc... La puissance de la littérature du silence peut avoir exactement la même dimension que la parole et le langage. Dès lors, la réflexion sur le silence renvoie vers une anthropologie culturelle, qu'adopte Laurence Tardieu insidieusement.

-
- 1) Cf. Dictionnaire littéraire, p.225, Paul Aron/Denis Saint-Jacques/Alain Viala, P.U.F., dépôt légal 1^{ère} édition, 2002.
 - 2) Cf. G. Genette, *Fiction et dicton*, Paris, Le seuil, 1991.

I. Conceptualisation de la quête du silence :

1.1 Une stratégie de l'« *innommable* » :

Avec Laurence Tardieu, on envisage une nouvelle esthétique sur le silence dont le rapport avec les mots qu'elle cite devient très étroit. Ainsi, retrace-t-elle soigneusement et méticuleusement une vie personnelle abusée par la solitude amère entre un monde qui finit (la vente de la maison de son enfance) et un monde qui commence (la naissance de son fils). Éprouvant un impérieux besoin de raconter son expérience mêlant fiction et réalité, elle abuse d'une avalanche de mots, des phrases répétitives, redondantes pour concrétiser ses atouts intellectuels qui feront d'elle une écrivaine-romancière assez talentueuse et exceptionnelle. À l'instar de nombreux écrivains qui se sont engagés dans cette perspective du silence, tels que Heidegger à Kierkegaard, on obtient ce concept original :

« [...] comment faire entendre, dans toutes les acceptations du mot qu'un homme n'est plus un homme par les choses qu'il tait que par les choses qu'il dit ? »¹.

La narratrice décèle dans son roman un silence incomparable du non-dit ; de l'irréversible mais tout est dit à tel point qu'elle rentre profondément dans le « *dedans* » des personnages et des objets, captivant l'intérieur des incidents, des images, des rêves, des cauchemars, traçant de la sorte une allégorie du silence.

Le roman commence par « *la dispersion* », « *la dépossession* ». Ce mot d'entrée assez original d'une étude approfondie à travers la trame discursive, aboutit à un mutisme de l'intérieur perturbé. Ainsi, dès le premier chapitre, le silence se transforme en une redondance inquiétante à rythme cadencé par les points de suspension (trou-trou) (je tombe...je tombe) (dispersion...dispersion).

*« La phrase était là qui m'enserrait toute entière
s'imposant à
moi, indéfectible, et je la répétais, m'y cramponnant sans la
comprendre et y puisant tout ce que le mot « joie » à lui seul
me permettait de puiser, sa puissance inaltérable et
profonde,*

1) Cf. Citation tiré du *Mythe de Sisyphe* d'Albert Camus.

*que mon cerveau ne comprenait plus mais que mes
sens
reconnaissaient comme celle d'une lumière oubliée. Il
faut retrouver le sentiment de joie intérieure »¹.*

Dans *À la fin le silence*, le roman n'est point une explication des faits des attentats mais une quête prolongée vers sa réussite ; une quête aboutissant à un silence de l'intérieur, une « *retrouvaille* » vers une stabilité de l'intérieur. La solution de la démarche est bien étrange : l'accoutumance à l'instabilité conduit la narratrice à fuir les événements à travers la mémoire d'un passé perdu à jamais. Cet espace familial qu'elle acquiert au sein de la famille – ses parents – ses grands-parents est le seul abri de ses douleurs inadmissibles. Ce lien qui noue l'intérieur avec l'extérieur ou en d'autre terme « *le dedans* » avec le « *le dehors* » n'est qu'une retrouvaille du silence, une redécouverte du talent de l'écriture un refuge inlassable vers une paix des profonds. Pour faire surgir ce silence, Laurence Tardieu fait fusionner le réel vécu avec le passé fantasmagorique.

La vente de la maison familiale incarne la symbolique de la perte de mémoire. Le fait de sacrifier les racines, les voix, les bruits, les lumières multicolores, les images perpétuelles marquent le « trou » dont souffre l'écrivaine – un trou cycle de toute une vie heureuse qui se déroule devant ses yeux à une allure vertigineuse. Une seule acceptation du silence provient à la narratrice pour faire fonctionner sa mémoire à travers l'écriture du silence. Lors d'un travail insidieux,

« *l'écriture ne permet-elle pas d'effectuer les traversées les plus impossibles ?* ».

« *Devant un mur naissent des rêves insensés. Je rêvais à quelque chose d'insensé* »², déclare-t-elle

Ou encore plus :

« *Vendre la maison, c'était perdre ce qui m'ancrait depuis l'enfance [...] je vais perdre ma mémoire* »³.

1) *Op.Cit., À la fin le silence*, Laurence Tardieu, p.15.

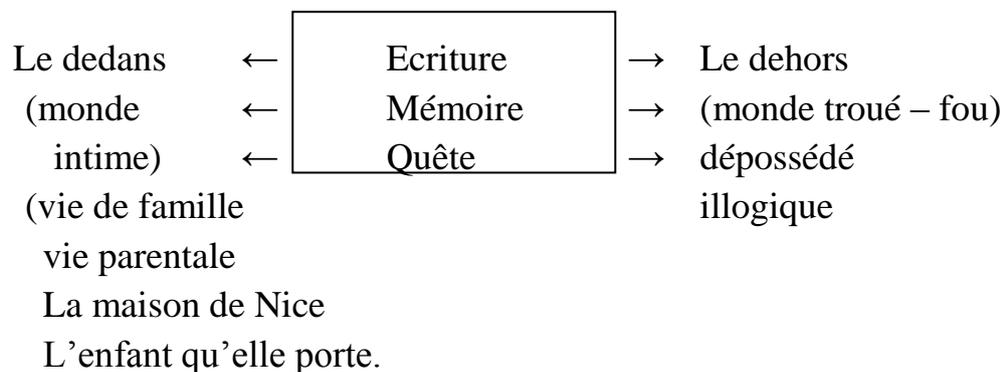
2) *Ibid.*, p.18.

3) *Ibid*, p.17.

Le rêve de racheter la maison était une obsession incessante qui la convoquait à vendre le seul livre qu'elle possédait. En vain « *en quelques minutes tout a été pulvérisé [...] c'est la première fois que la sensation de dissolution du monde outrepassa celle de mon monde intime* »¹. De cette sorte, l'espace du « *dehors* », les attaques de bombardements, de fusillade, les massacres ruinent et brisent le monde de l'intériorité rêveuse, bouleversent de même le projet de l'écriture captivante de la mémoire.

L'on pourrait le schématiser de la sorte :

Un mur infranchissable



2.2 La quête de l'esthétique du silence :

La symbolique de la maison « *La Cybèle* »² nommée par l'écrivaine « *La Cybèle était notre maison de Nice* »³ prouve une sacréisation emblématique d'un passé perdu. Cette maison protectrice de l'existence depuis sa naissance, ancrage d'un espace intérieur mis dans le cœur de la narration, toujours éclairée par la lumière blanche, les murs blancs. Incarnation du bonheur qu'elle ne trouve plus dans sa vie parisienne, dans ce monde austère et violent.

Cette maison réelle dénote une absence de temps et d'espace sans limite. Il y a une transcendance de temps (une éternité) pour la narratrice. La dilatation de

1) *Op.Cit.*, p.19.

2) Notes : La Cybèle : une déesse mythologique désignée au proche-Orient comme étant la mère des dieux, d'origine phrygienne, associée à la fertilité incarnant la nature sauvage accompagnée de lions. Elle pouvait guérir des maladies et protégeait son peuple pendant la guerre.

3) *Op.Cit.*, À la fin le silence, p.37.

la maison est sans limite ; l'espace s'anéantit. Seule l'image demeure dans la mémoire et le tout foisonne.

L'association de cette ample maison avec la chaleur du soleil donne à la création de l'image une densité volumineuse sans issue liée avec le bleu de la mer et la blancheur de la lumière avec l'emploi des sensations visuelles et olfactives prime sur toutes les autres et c'est à ce lieu préféré que l'écrivaine prend conscience que l'odeur se mélange avec le corps. Un autre corps que le sien ; un corps qui intègre une chaleur familiale intime, quasi-rituel du rassemblement de famille. Paradoxalement cette image de bonheur paraît être anéantie de sens et de substance à Paris. « *Trace tangible ineffable de notre lien* »¹ dit l'auteure, c'est là-bas justement qu'elle retrouve la paix et se nourrit de sécurité. Lieu propice, c'est « [...] *ici, je porte tous mes âges* »². La panique qu'elle ressent lors de l'attentat de Charlie Hebdo suivra une inexorable progression dans la pensée et une incapacité d'écrire et d'enregistrer par l'écriture cet incident. Ainsi dit-elle

*« J'en étais incapable : ma main tremblait autant que le reste de mon corps [...] j'avais quarante-deux ans, et derrière moi une histoire, une culture, un ancrage »*³.

Par un rythme terçaire évoqué par trois attentats, elle focalise la surface réelle des enfants. Une désagrégation surnage à la surface de ce mordant réel : ce sont les enfants

« Je voulais mes filles, je voulais les sentir blotties contre moi, sentir leur peau, leur chaleur, leur souffle. Nous trois ensemble. [...] je ne le savais plus s'il (parlant du corps) était au-dedans ou au-dehors »⁴ .

Cette dimension assez exceptionnelle du corps réel paraît dans la description « *difforme* », « *énorme* » qui

1) *Op.Cit., À la fin le silence*, p.43.

2) *Ibid.*, même page.

3) *Ibid.*, p.47.

4) *Op.Cit.*, pp.48,49.

« s'enfonçait dans mon corps, et en pulvérisait les contours, me déposédant de moi-même. [...] moi-même j'étais devenue un corps sans limites, un corps qui se désagrégeait »¹.

Incapable de surmonter l'angoisse et la peur, l'auteure valorise la mémoire en tant que la photographie qui focalise l'instant

« [...] Lorsque j'entends des sirènes hurlantes dans la rue, l'angoisse m'envahit et je chasse les images, je chasse les images, je ressens exactement la même chose »².

Autre exemple mis à l'appui, détient la mémoire en images tragiques et déconcertantes. Un jour, elle décide de voir une pièce de Tchekov ; *Platonov* le monde de Tchekov représente pour elle un monde de décomposition coïncidant de la sorte avec le monde réel de la narratrice. Une scène rend la mémoire tactile avec l'image de sa mère agonisante. Les voix des sirènes des ambulances, les hurlements réactivent le souvenir de sa mère et la journée du 7 janvier. Cette image pleine d'atouts et de réflexivité se dessine dans la pensée de la narratrice. Quand les acteurs en scène dans la pièce de Tchekov dansaient, elle les voyait danser aussi sur les décombres des corps éparpillés lors des attentats terroristes.

Cette mémoire photographique n'est qu'une transposition du réel vers le rêve impliquant une vision amère du monde et un corps frémissant à la moindre plaie. Cette vision du regard vers un monde en décomposition pousse la narratrice à se défendre contre la noirceur par

« il faut retrouver le sentiment de joie intérieure [...] mon corps désormais ne sait plus assurer de délimitation entre moi et le monde et mon corps se réchauffait, mon cœur se réchauffait, il m'a fallu tout le temps pour apprendre à vivre avec mon corps »³.

1) *Ibid.*, p.50.

2) *Op.Cit.*, p.70.

3) *Op.Cit.*, À la fin le silence, Laurence Tardieu, p.72.

II) La notion du « dedans » et du « dehors », leitmotiv récurrent :

2.1 La dimension du corps :

La notion de silence dont recèle la narratrice n'est qu'un aboutissement de cri de violence extérieure, un défi qu'elle lance à haute voix mêlant les sensations du corps avec les sensations du corps d'autrefois. Il semble que ce silence est une réfutation de l'existence, une turbulence inéquilibrée entre le « *dedans* » et le « *dehors* ». Pour le reformuler dans la pensée de Laurence Tardieu, le « *dedans* » et le « *dehors* » s'unissent ensemble pour en donner une image floue comme si elle faisait appel à deux pôles qui se réfractent et s'unissent en opposition. Ils deviennent des échos sonores, retentissant à l'intérieur et se révélant par un absurde cri affolé d'un cercle vicieux. Cette idée pourrait être tracée par la sorte :

1) L'Action

Les massacres ←

La violence

2) La réaction

→ Incapacité de réagir,
d'écrire, à même

concevoir

Résultat de (1) et (2) = aboutissement à un silence,
à un mutisme complet.

Ainsi, le saisissement de l'acte violent se traduit par la duplicité des réactions intérieures et extérieures, il en résulte une incapacité de traumatisme qui se remplit du silence.

C'est au recours de l'instabilité du temps de la violence, dans un laps de temps, la narratrice bouleversée, dépossédée, récupère le passé dans sa pensée, s'entremêle avec le présent de l'attentat et obtient son projet d'écriture mais, entre « *prolepse* » et « *analyse* », le monde s'écroule devant ses yeux. « *Plus rien ne serait dans un monde en quelques heures disparu [...] je ne hurlais plus, je ne disais plus rien !!* »¹. Face à cette violence imprévue elle ne cherche qu'à atteindre ces deux filles ainsi s'explique-t-elle :

Cf : R. Barthes : le mot « *analyse* » - « *prolepse* ».

1) *Op.Cit.*, pp.53,54.

*« Ce sentiment a provoqué en moi (l'intérieur) une émotion inconnue comme si nous nous étreignons en silence »*¹.

Au milieu de toute violence le sentiment d'altération du monde intime ne la quitte point ; ainsi l'écriture capte l'image, les sensations de l'éternité. Voulant à tout prix faire une mainmise sur l'éternité (temps durable à l'infini), la narratrice s'exprime-t-elle ainsi :

*« Enchevêtré à toutes ces images du passé me revenait également, obsédant surgi de je ne sais où, le souvenir d'une sensation [...] j'essayais de visualiser une ligne qui ne s'arrêtait jamais, qui filait pour toujours vers l'avant [...] il y avait chaque fois un moment où mon attention faiblissait, lâchait. Clac, la ligne s'arrêtait, l'éternité tombait à l'eau »*².

Saisir le temps sera l'échec total c'est pourquoi Laurence Tardieu ne cesse d'évoquer des images de retour à la maison familiale – seul refuge de repos et d'apaisement solennelle.

A priori, elle s'engloutit dans son corps intérieur – le lieu propice des souvenirs, lieu d'un silence soulageant. Ceci implique le phénomène de l'incarnation : Comment peut-on incarner un corps dans un autre et incarner les deux dans une âme frustrée ? Telle est la question qu'impose l'écrivaine.

C'est grâce au recours répétitifs aux sensations visuelles, tactiles et olfactives qu'elle parvient à réussir une transformation du silence. Chemin

faisant, le lecteur vivra son expérience dans le corps de la narratrice qui ne perd aucun détail de la description.

Ces images descriptives s'enfoncent dans la mémoire et la narratrice n'y manquerait pas à les soulever dans des séquences narra-descriptives.

1) *Ibid*, p.53.

2) *Op.Cit.*, p.59. NOTE : Une prolongation de la citation est nécessaire, le temps est marqué paradoxalement entre un moment et une éternité.

« Je me souviens de mes grands-parents obsédé par la beauté de leur jardin [...] je repensais aux vallées de Noël, nous nous rendions à pied à la petite église, près de la maison [...] ... Je revoyais les tablées familiales du temps [...] plats italiens, niçois, lasagnes, raviolis, boulettes de viande, tartes aux fruits [...] Il fallait manger la pasta al denta, al denta [...]. Je nous revoyais l'été nageant dans la mer, mon père, ma mère, ma sœur, mon frère et moi »¹.

Ces moments suintantes, savourés que la narratrice ne cède jamais sont ressentis par l'éternité du temps et de l'espace *« Ressentir l'instant présent, s'y laisser tomber, totalement tomber »².*

La modification de l'espace vient s'ajouter à celle du temps. La difficulté de visualiser le passé s'accompagne d'un vertige qui ébranle l'écriture en chute.

« Tapissant l'intérieur de mes jours, il y avait mes souvenirs, se mêlant les uns aux autres, émergeant sans aucune cohérence »³.

Cette incohérence elle le nomme *« décalage »* entre un présent inconcevable et un passé regretté.

- Cet espace de *« no man's land »*, *« l'innommable »* est un espace *« circonscrit » « vertigineux »* dans une mémoire qui le fige dans une transportation d'une quête sans limite, ni bornes. La maison symbolisant l'abri d'un *« dehors »* sauvage.
- Le *« dedans »* et le *« dehors »* forment ainsi deux espaces turbulents, complémentaires, incohérents et aussi paradoxaux.

- Entre les incidents de massacre, la fuite de la narratrice par le train, la rentrée à la maison de Paris, rue de Bagnole, on est transposé dans deux espaces différents, entre deux significations possibles.

1) *Op.Cit.*, pp.59,60.

2) *Idem.*

3) *Ibid*, p.62.

La duplicité alors s'intègre dans ces deux significations :

La première est celle de la maison de Nice « *La Cybèle* » représente le blanc, la lumière, les images sont mémorisées par intermittence – espace joyeux, silencieux, son dehors est représenté par le jardin (espace ouvert plein d'odeurs et de parfums – c'est une beauté éternelle.

La deuxième est celle de la maison de Bagnole de Paris représentant le noir, l'obscurité, l'anéantissement, l'instabilité mais aussi la maison protectrice de deux filles – espace clos en contradiction avec un « *dehors*. En péril, lieu des massacres dans les rues, les alentours et les assauts, d'une violence tyrannisé. Ces deux espaces réels et spectaculaires forment un silence vacillant, obsédant et perplexe.

Entre cet « *ici* » et un « *là-bas* », le silence émerge évoquant une alliance entre passé et présent, entre intériorité et extériorité du corps de la narratrice qui tantôt apparaît un corps physique et une mémoire-corps. Incapable, affaiblit par les circonstances des événements, Laurence Tardieu n'y manque point d'exalter ses sentiments. Ainsi s'exprime-t-elle

« Je me demandais si ce petit être que j'abritais dans mon corps ressentait du fond de son autre la violence du monde [...] je me demandais si moi-même j'aurais senti ce qui se passait avec la même intensité (en parlant des corps dispersés dans les rues) ¹.

A contrecoup, une autre citation dénote l'opposition ressentie par l'auteure vis-à-vis de la maison qu'elle habite « *Là, dans la maison, tous ensemble réunis cette fois je n'avais aucun doute* »².

Un leitmotiv vient accentuer les images récurrentes qui assaillent l'intérieur du corps réel de la narratrice. Ce corps constitue un amalgame entre « *dedans* » et « *dehors* » puisqu'il est « *une barrière* », « *une unité* », « *un mirage* », et une « *illusion* ».

1) *Op.Cit., À la fin le silence*, pp.63,64.

2) *Ibid*, p.64.

III) Le langage éloquent du silence :

3.1 Un « je » écartelé entre « nous » - « vous » :

On disait que le silence menace la parole et que l'écriture hante l'imagination des écrivains qui renouvellent une modernité dynamique dans leur roman or l'analyse du langage chez Laurence Tardieu dans À la fin le silence prouve une certaine structure paradoxale. La parole meurt et l'écriture fictionnelle devient une atrocité qui supprime le corps humain ; les sensations, la vision de l'intérieur vers l'extérieur et vice-versa. Le tout devient chaotique, ordonné par la suite à travers une écriture hétéroclite. La lumière du passé et l'éloquence narrative du silence fondent, en effet, une rigueur pour l'analyse scripturale du roman. Tout d'abord, l'auteure-narratrice présente une approche de l'écriture qui se fait par le phénomène de la répétition d'un mouvement de va-et-vient. Écriture qui sort du silence, sensible, qui conjugue la pensée avec l'imagination. M. Merleau-Ponty disait « *le langage ne vit que du silence* »¹. C'est ce silence qui permet le regain d'un passé perdu. Représentation de plusieurs procédés, la parole incluse de l'exploration de l'image du gros plan. La parole ne dit plus, c'est l'écriture qui offre à l'écrivaine le moment où elle doit se taire et le moment propice d'atteindre l'absolutisme de tout dire. Par un langage éloquent, simple, Laurence Tardieu ouvre un nouveau domaine d'investigation, elle dit tout sans dire. Dans un rapport paradoxal entre l'indicible, l'inavoué, la narratrice se forge une voie poétique du silence en se basant sur deux grands axes constants :

- 1) La problématique de combien de temps peut-on rester silencieux ?
- 2) La quête tendue entre la tombée dans un « *trou* » et le contact avec le monde extérieur.

Selon un rythme ternaire de la phrase, évocation des moments elle emploie : « esprit », « cœur », « peau », insérés dans un réel selon le massacre de Charlie Hebdo ; elle ne pourra pas vivre parmi les êtres humains avec cette fracture infime. Il paraît que côtoyer le passé est une tâche difficile. Bien

-
- 1) *La littérature du silence* : Essai sur Mallarmé, Camus et Beckett, Alain Chestier, 1^{er} Octobre 2003, éditions L'Harmattan, 182 pages.

entendu, Laurence Tardieu a voulu dépasser le clivage du réel pour s'enfoncer dans la mémoire fictionnelle.

Cependant, le silence décrit prend des formes variées :

- 1) Il va de l'esthétique jusqu'à la création artistique du roman.
- 2) La narratrice décide de creuser l'invincible possible ou l'art de l'invisibilité par l'écriture du silence.
- 3) Elle « *chasse aussi l'autre image, bien réelle, implantée dans mon corps se rendant à l'une de ses dernières séances de radio thérapie* » « *avant de monter dans l'ambulance, un regard d'enfant terrorisé que je n'ai jamais oublié qui revient par moments m'assaillir, me tordre à l'intérieur de moi cela vous arrive-t-il à vous aussi cela vous arrive-t-il parfois ... ?* »¹.
- 4) Pour réactiver cet indicible, la narratrice eut recours à l'emploi des verbes d'action : assaillir, tordre, se créer.
- 5) La réitération du silence se voit de même dans le tiraillement d'une tension progressive irréductible entre un vivre et un dire.
- 6) Le rappel constant du silence.

3.2 Les procédés du langage particulier :

Par les mots substantivés des adjectifs à l'infini de la voix, du regard, de l'écoute et du déjà-vu, elle nous retrace le silence à travers toute chose « *le fil du commencement* » sera conducteur. Au commencement, c'était le silence, ensuite les choses qui se créent, ensuite l'émergence du langage et un retour final au silence à travers un itinéraire circulaire. Le début rejoint la fin.

- 1) L'évocation d'un monde ouvert et un monde clos balance l'écriture du silence entre un microcosme du corps de la maison, une entité à part et

1) *Op.Cit.*, pp.70-71.

2) Cf. « *Vagues dans le silence* : Et textes épars » (1951-1966). Yvonne Chiche and Bernard Banoun, éd. L'Harmattan, Nov.1, 2005.

- 3) Cf. «*au-delà du mot : une écriture du silence dans la littérature française au vingtième siècle* », Annette de la Motte, Lit. Verlag Münster, 2004 article.

entre un macrocosme d'un monde insensé. L'aggravation par l'emploi des mots forts lui laisse le sentiment d'un mélange de peur, de nausée, d'un monde morcelé. C'est ainsi qu'elle donne des exemples significatifs à l'appui.

« *Je me demandais si on lisait la sidération sur mon visage [...] si c'était la même chose pour tous : à l'extérieur visage impassible, au-dedans, la stupeur* »¹.

« *Est-ce ainsi que quelque chose dans un pays, jusqu'à la texture de l'air, se modifie et bascule en silence* »².

- 2) Le recours à l'amplification qui reconstruit les images mentales ; d'une présence de dislocation.
- 3) Le jeu des pronoms entre « *je* », « *moi* », « *nous* », « *vous* ». Un même mot pouvait abriter des réalités si violemment différentes « *J'ai voulu vivre l'inverse de ce que j'avais vécu* ».
- 4) L'agencement répétitif d'un seul mot avec variantes fait avancer le récit en « *prolepse* » et en « *analyse* » de « *l'avant* » et de « *l'après* ». N'oublions pas de mentionner aussi le rôle de la négation.
- 5) Dans ce magma de sensations autour d'une acceptation le « *oui* » et entre une réfutation par le « *non* », on parvient à créer une « *fraternité silencieuse* ».

« *Leur voix, que j'entendais sans cesse à présent comme si, l'échéance se rapprochant, le passé, dans un ultime sursaut, cherchait à revenir sur le devant de la scène* »³.

- 6) Essayant de trouver une explication adéquate à tout ce chaos, la narratrice conclut

« *Je n'étais nulle part, j'étais ici et autrefois, j'étais ailleurs et maintenant* »⁴ . Plus loin : « *dans l'espoir fou de*

1) *Op.Cit.*, p.80.

2) *Ibid*, p.81

3) *Op.Cit.*, p.101.

4) *Op.Cit.*, p.115.

reconstituer deux unités perdues (dedans – dehors) et cela ne pouvait se dire à personne » conclut-elle à la fin que « l'imprévisible était entré dans nos vies »¹ bouleversant tout un monde entier. Ainsi révèle-t-elle

« incapable d'assimiler quoi que ce soit de ça (l'innommable) qui avait en moi tout renversé sur son passage, incapable de passer à autre chose »².

Tout ce qu'elle voulait c'est la compréhension. Autant de clefs énonciatives font parler le silence qui offre au lecteur un patrimoine de mots résonnants d'une frénésie d'un silence réversible (dedans – dehors – interne – externe – mobilité du corps, etc...).

L'éloquence de ce silence s'impose dès le début du texte narré, un acte énonciatif d'un « je » qui s'émeut au milieu d'un foisonnement de silence éternel, tragique, accumulé par une stance hyperbolique qui décrit les scènes constitutives du récit. C'est dans ce langage non-verbal (qu'est le silence) que s'insère une multitude de mots et de gestes. Ce langage dit beaucoup en cachette ; en montre les effets sonores, un centre focalisant les événements sous-jacents d'un espace ouvert dans lequel s'inscrit « un acte énonciatif »³ et comme le précise Gérard Genette à la fin de *Fiction et dicton* « L'art est une activité humaine parmi d'autres ... ».

1) *Op.Cit.*, p.83.

2) *Ibid*, p.84.

3) Cf. Genette, Gérard : *Fiction et dicton*, éd. Du Seuil, 1991.

CONCLUSION

La réponse à ce silence de l'écriture demeure une question irrésolue, paradoxale, labyrinthique. Un silence qui préconise le reflet d'une âme torturée entre un passé de bonheur et un présent ciselé par les attentats.

A priori, la réponse à ce silence demeure toujours une attente latente de cet « *inconnu* » qui nous envahit : corps et âme.

Parole et silence s'amalgament. Revers d'un même médaillon, ils apaisent et choquent en même temps. Selon les propos de Jean Starobinski :

« *La parole cherche souvent à s'effacer pour laisser la voie libre à une pure vision, à une intuition parfaitement oublieuse du bruit des mots* »¹.

La question du silence qu'évoque la narratrice demeure une possibilité d'évasion et de refuge. Il ne s'agit plus de comment dire ? mais de comment s'évader par les mots dans un silence absolu ; détenteur d'une puissance extraordinaire qui invite à l'implicite, aux sous-entendu, à l'insinuation du langage limité.

Ce silence se réduit dans la pensée de la narratrice et ne se révèle qu'à l'intérieur du corps. Bref, c'est un silence qui tend à convaincre par la concision de la parole, la manifestation répétitive de « *l'inavouable* » et l'obsession de Laurence Tardieu de saisir « *l'indicible* ». La narratrice parvient parfaitement à élever le silence à une échelle éminente, visible, qui se ressent en filigrane dans le texte, que ce soit, en le décrivant ou en le racontant jusqu'à la fin du roman. Le paradoxe du silence qui bascule entre « *intérieurité* » et « *extériorité* » induit de se placer à côté de celui qui écoute et non à côté de celui qui tient la parole. Quant au lecteur visé, il en prend en considération ce paradoxe dès les premières phrases du roman. Ainsi, il appréhende le silence de l'intérieur du corps (le dedans) avec l'extérieur du public (le dehors). Ce lecteur devient en fait un intermédiaire entre le texte-témoin, le mot et le silence.

1) Jean Starobinski, *L'œil vivant*, Paris, Gallimard, 1999, pp.12,13.

Bibliographie sur le silence

I) **Corpus : À la fin le silence : Laurence Tardieu**, éditions Du Seuil., août 2016.

II) **Ouvrages sur la littérature du silence** (en général).

- **Ackerman, Diane** : *Le livre des sens*, Paris, Grasset, 1991.
- **Barande, Robert** (Docteur) : *Essai métapsychologique sur le silence*, Paris, 1962.
- **Beckett, Samuel**, *L'innommable*, Paris, Les éditions de minuit, 1953.
- **Breton, Philippe et David** : *Le silence et la parole contre les excès de la communication*, coll. Hypothèses, Paris, 2017.
<https://www.cairn.info>
- **Brincourt, André** : *Malraux ou le temps du silence*, Paris, La Table ronde, 1966.
- **Bousquet, Joël** : *Traduit du silence*, Paris, Gallimard, 1941.
- **Cage, John** : *Silence*, Conférences et écrits, Genève, Éditions Contrechamps et Héro-limite, 2012.
- **Cavelle, Stanley** : *Dire et vouloir dire*, Paris, Les éditions du Cerf, 2009.
- **Chrétien, Jean-Louis** : *Corps à corps, à l'écoute de l'œuvre d'art*, Paris, Gallimard. Les Essais, 1997.
- **Cioranescu, Alexandre** : *L'avenir du passé. Utopie et littérature*, Paris, Gallimard, Les Essais, 1972.
- **Corbin, Alain** : - *Histoire du silence*, Paris, Albin Michel, 2016.
- *Histoire du corps*, Paris, Albin Michel, 2005/2006.
- **Delacomptée, Jean-Michel** : *Petit éloge des amours du silence*, Paris, Gallimard, 2011.
- **Derrida, Jacques** : *L'animal que donc je suis*, Paris, Galilée, 2006.
- **Dinouard, Abbé** : *L'art de se taire*, 1971, texte présenté par Jean-Jacques Courtine et Claudine Haroche, Grenoble : Jérôme Million, 1996.
- **Durand, Gilbert** : - *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Babelio, 1964.
- *L'imagination symbolique*, 1964.
- **Forêts (des), Louis-René** : *Ostinato*, Paris, Gallimard, 1997.
- **Garelli, Jacques** : *Archives du silence*, Paris, Corti, 1989.

- **Garric, Henri** : *Parole muette*, récit burlesque. Les expressions silencieuses aux XIXème – XXème siècles, Paris, Classiques Garnier, 2015.
- **Genette, Gérard** :- *Fiction et dicton*, édition du Seuil, 1991.
 - *Fig. III*, col. Poétique, 1972.
 - *Palimpsestes*, éd. Du Seuil, 1982. « ... on entendra donc, au figuré, par *Palimpsestes* (plus littéralement : hypertextes), toutes les œuvres dérivées d'une œuvre antérieure, par transformation ou par imitation ».
- **Grün, Anselm** : *L'Art du silence*, Paris, Albin Michel, 2014.
- **Hall, Edward T.** :- *Le langage silencieux*, Paris, Seuil, 1984.
- **Han H., Thick-Nhat** : *Les bienfaits du silence*, Paris, Le courrier du livre, 2015.
- **Jullien, François** : *Les transformations silencieuses*, Chantiers 1, Paris, Grasset, 2009.
- **Laroche, Michel** : *La voie du silence*, Paris, Albin Michel, 2010.
- **Le Breton, David** : *Du silence*, Paris, Métailié, 1997.
- **Léger, Nathalie** : *Les vies silencieuses de Samuel Beckett*, Paris, Allia, 2006.
- **Leigh Former, Patrick** : *Un temps pour se taire*, Bruxelles, Nevicata, 2015.
- **Lemagny, Jean-Claude** : *Silence de la photographie*, Paris, l'Harmattan, 2013.
- **Lepront, Catherine** : *Entre le silence et l'œuvre*, Paris Seuil, 2007.
- **Longin** : *Du sublime*, Paris, Éditions Rivages, 1991.
- **Max, Dorra** : *La qualité du silence*, Paris, Denoël, 1997.
- **Michaux, Henri** : *Jours de silence*, Paris, Fata Morgana, 1978.
- **Maurice, Blanchot** : *Le livre à venir* (1959), Gallimard Coll., « Folio essais », 1986, p.109.
- **Novarina, Valère** :- *Devant la parole*, Paris, P.O.L., 1999.
 - *Lumières du corps*, Paris, P.O.L., 2006.
- **Owondo, Laurent** : (auteur de *Au bout du silence*, Babelio, éd. Hatier, Paris, 1993, 127 pages.
<https://www.babelio.com>)
- **Pirotte, Jean-Claude** : *Le silence*, Paris, Stock, 2016.

- Diogène, revue mensuelle, no.170, *Puissance de la parole et du silence*, Paris, Gallimard, avril-juin 1995.
- Revue internationale de Psychanalyse, no.5, États de corps, 1994.
- Internationale de l'imaginaire, no.8, *Le corps tabou*, Arles : Babel (Actes Sud), 1998.
- Revue Bibliothèque Nationale de France, no.40, *Arts du Mime*, Paris, BNF, 2012.
- *La littérature du silence* : Mallarmé, Camus et Beckett, mai 2004 par commission journal (mensuel) 10682 vues, Jean Michel Bongiraud (Article).
- Article tiré de : *Alternative libertaire*, le mensuel/numéros antérieurs/numéros de 2004/no.129, mai 2004.
- La cause littéraire www.Lacauxlitteraire.fr
- Revue les libraires : Marguerite Duras : *Le pouvoir du silence* par Sylvianne Blanchette, Vaugois, publié le 24/12/2011 littérature étrangère.
<http://revue.Leslibraires.ca>

- **Perruchot, Claude** : (Toronto), vol. 2 (1), pp.109 à 116. No.1 Février 1966. Notes de lecture : « *La littérature du silence* » à propos de Parain, Blanchot et Desfôrets) R. Études Françaises, 14 mars 2019. Éd. Les Presses de l'université de Montréal, numérique 1492-1405.
<http://doi.org/10.7202/036222ar>. Érudit.
<http://www.érudit.org/revues/étudfr>.
- **Chestier, Alain** : *La littérature du silence*. Essai sur Mallarmé Camus et Beckett, éd. L'Harmattan, 1^{er} oct. 2003, 182 pages.
- **Duras, Marguerite** : *Le pouvoir du silence*. Articles, littérature étrangère, Revue.
<http://revue.LesLibraires.ca/articles>.
- **Le Meur, Cyril** : *Le silence du texte*. La fondation du langage adressé in *Poétique*, 2011/1 (no.165), pp.76-89.
- **Landel, Vincent** : « *Esthétique du fragment* », Magazine littéraire, no.329 (février 1995), pp.77,78.
- **Picard, Max** : *Le monde du silence*, Paris, PUF, 1954, pp.10 à 25.
- **Van den Heuvel, P.** : - *Rhétorique du silence dans l'amour de Marguerite Duras*. French literature, series, 1992 – books.google.com.

- *Pour une poétique de l'énonciation*, Paris, José

Corti,

1985, p.83.

- **Véronique Labelle** : *Le silence dans le roman, un élément de monstration* » in *loxias* 18. <http://revel.unice.fr/loxias/index>
- **Véronique Labelle-Loxias** (revue), 2004 – [revel unice.fr](http://revel.unice.fr). mis en ligne 4/9/2007, URL.

Dictionnaires :

- 1) Dictionnaire des sciences du langage, Franck Neveu, Amazon.fr-dictionnaire, éd. Armand Colin, 201.
- 2) Dictionnaire du littéraire, Paul Aron/Denis Saint-Jacques/Alain Viala, PUF, 1^{ère} éd., 2002.
- 3) Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage.
- 4) Le dictionnaire ados français pour comprendre les jeunes – Marie France. <https://www.mairefrance.fr>décryptage.2014>

Sites Internet :

- www.implications-philosophiques.Org. « *L'épreuve du silence* (1)
- www.blanc-seing.net Patrick Modiano. Article de Dora Bruder. *Modiano une esthétique du silence* Blanc-seing, janvier 24, 2014.
- www.perterlang.com>view>978... Article « *La présence de l'absence. La valeur herméneutique et esthétique du silence* ».
- <http://books.google.com.eg>books> « *Silence et langage : Genèse de la phénoméologie* » de Merleau-Ponty.
- <http://books.google.com.eg>books> « *Le phenomena de l'appropriation linguistique et esthétique* » en Germain Kouassi, 2007.
- <http://www.amazon.fr>. « *L'imagination symbolique* » de G. Durand, PUF, 2015.
- <http://www.babelio.com>livres>Duran>
- <http://www.amazon.com>Roland-Barthes>
- <http://www.dailymotion.com> conversation : La romancière réplique qu'elle avait le sentiment de sidération d'une perte intime et une perte collective. Porter la vie et perdre le monde est un paradoxe.

جماليات جديدة فى ادب الصمت
للكاتبة الفرنسية " لورانس تارديو "
فى روايتها فى النهاية الصمت

ملخص البحث

- تتعدد مسميات " ادب الصمت " ، أو ادب التحاور مع النفس طالما تمت كتابة هذا الادب ووصفه على الورق فهو ليس صامتا 0 انه ادب يتأجج بالصراع الداخلى والخارجى – ادب الصرخة الذى يعتلج النفس ويخترق ثناياها فتبعث الى الجسد اشارات حسية ويصيح الجسد ضيقا على الاحتواء ولا تبقى سوى الذاكرة التى تتأرجح بين ماضى تملئه الفرحة والسعادة وبين حاضر مضطرب بالاحداث المفجعة الكارثية 0

من هنا تبدأ الكاتبة الفرنسية " لورانس تارديو " رحلتها للبحث عن المواءمة والتعايش بين زمن الماضى وزمن الحاضر فى روايتها فى النهاية الصمت 0

تبحث الكاتبة التى ولدت فى مارسيليا عام 1972 فى هذه الرواية عن تفسير الانفجارات التى حدثت فى فرنسا وآخر تفجير حدث لإعضاء مكتب " فرانس ابدو " فى العاصمة الفرنسية فتصف حالة الهلع التى اصابت سكان المدينة – تحكى عن القتل والجثث الملقاه فى الشوارع فلا تدرى اهى فى حلم أو كابوس لا تستطيع تفسيره وبدون سبب وتتسأل لماذا ولأى سبب يقتل الناس ؟ مشاهد يعجز العقل عن استيعابها فتصف هذا الشعور بالمرعب 0 ويظل هذا المشهد عالقا بها خاصة وانها مضطرة الى بيع بيت عائلتها فى " نيس " منزل الذكريات الجميل التى كانت تنعم من خلال جدرانها بالراحة والهدوء 0 فتصف لنا فى لوحة معبرة تجمع العائلة حول المائدة وأنواع الطعام ملقاة الضوء على الحداث الغناء والبحر المتسع ، انه عالم السعادة المضى بينما هناك عالم الحاضر بكل مساوئه ومشكلاته 0 فهناك عالمين كل منهما يدعو الى التناقض :

- 1- عالم النور والسعادة والحرية والإبتهاج : عالم الماضى متمثلا فى بيت العائلة (العالم الداخلى) 0
- 2- وعالم البؤس والشقاء والإحباط والإنغلاق : عالم الحاضر متمثلا فى القتل والدماء (العالم الخارجى) هذا العالم الذى تكرهه وتريد الخلاص منه 0 ولا يبقى لها سوى ان تحتضن عائلتها الصغيرة فى باريس (زوجها وابنتها) 0

ولكن يساورها شعور بان هناك أملا ينبأ بالخلاص وهو الطفل الذى تحمله فى إحشائها وتنتهى الرواية بميلاد هذا الطفل الذى يمزج بين العالمين 0

- تظل الكاتبة وحيدة تعاني من ارتعاد جسدها وأوصالها ، خائفة بالرغم من إحاطة الأهل بها وعائلتها الصغيرة 0 الكل يقف صامتا وهي تنقل لنا من خلال السرد هذا الصمت الرهيب معتمدة على

ترديد الكلمات التي ليس لها صدى وتترجم هذه الكلمات بالقاء الضوء على حركات الجسد وما يحمله من اسرار ومن تكرار للمشاعر والأحاسيس الخمس التي تصاحبها في كل حين وفي كل مشهد وكأنها تنقل صورة العالم وما يحدث في كل بلد من البلدان وهو الشعور بالصدمة من الحدث الغير متوقع 0

ينقسم البحث الى عدة محاور :

- المقدمة 0

- الفصل الأول : معالجة الكاتبة لعنصر كتابة الصمت ومفهومه ومشكلاته 0 فالكتابة بالنسبة لها العامود الفقري بدونها لا تستطيع العيش في هذه الحياة 0

- الفصل الثاني : وفيه نتعرض لمعالجة حجم هذا الجسد المشتت بين عالمين (العالم الداخلى والعالم الخارجى) عالم السعادة وعالم الشقاء – محاولة الربط بين هذين العالمين صعودا وهبوطا 0

في ديالكنتية فنية منتقاه بالكلمات تحاول مزج الواقع المرير بالواقع الإفتراضى 0 وملجئها الوحيد هو الاعتماد على الذاكرة 0 فتتذكر ماضيها الجميل (العالم الداخلى – عالم العائلة) فتسرد وتوصف زمن الطفولة البريئة وتصف الحوائط البيضاء التي شهدت على سعادتها – مرحلة الهروب من الواقع ومن ذلك العالم والعالم الخارجى الذى فيه تحاول ان تعالج هذا الشرخ الكبير وهذه الصدمة مستخدمة بذلك الكلمات الدالة على الزمان والمكان 0

- الفصل الثالث : تستعين الكاتبة فى معالجة الصمت بكافة استخدامات وتراكيب اللغة والجمل القصيرة المنفصلة - اسلوب النفى – استخدام افعال الحركة صعودا وهبوطا – كلمات الجزع والخوف من المستقبل المعتم والخوف من المجهول 0

- الخاتمة : بالرغم من ان هذا العمل يتسم بالذاتية – الكاتبة تعبر عن " الأنا " المنقسم بالكتابة بالصمت ولكنها تنجح ان تشيع فكرة ان هناك نهاية لكل شئ هناك املا ينبع من ثنايا الجسد وهو عالم الطفولة – عالم جديد ينشأ من عالم متحطم الاركان 0

- قائمة المراجع والمجلات والدوريات وبعض مواقع الانترنت 0